

Les transsexuels en attente d'une reconnaissance

Une proposition de loi PS devrait être déposée à l'automne pour simplifier le changement d'état civil

Ils sont le « T » de la Marche des fiertés lesbiennes, gaies, bi et trans et défilèrent samedi 28 juin derrière des banderoles revendiquant de nouveaux droits pour les familles homoparentales. « Depuis la loi sur le mariage pour tous, le gouvernement va de reculade en reculade », condamne Marjorie Monni, porte-parole de l'Inter-LGBT, organisatrice de la Gay Pride.

Si les personnes trans n'ont pas les mêmes revendications que les homosexuels, avec lesquels elles ne se confondent pas, elles attendaient elles aussi beaucoup de l'élection de François Hollande. « Je connais ce problème, des détresses immenses et parfois des suicides m'ont été signalés, avait déclaré le

candidat socialiste, en réponse à une question du magazine *Têtu*, en avril 2012. *Il faut également lutter contre cette discrimination-là.* »

Les trans seraient entre 10 000 et 50 000 en France. Leur identité de genre ne correspond pas à leur sexe biologique : ils ont le sentiment profond d'appartenir à l'autre sexe. Certains ont subi des transformations physiques (transsexuels), d'autres non (transgenres). Ils subissent de nombreuses discriminations et doivent effectuer un parcours du combattant pour faire modifier leur état civil, ce qui condamne certains d'entre eux à la marginalité.

Le pouvoir n'a pas été inactif. Conformément aux promesses,

« l'identité sexuelle » (et non identité de genre, le terme étant devenu trop sulfureux) est devenue un nouveau critère de discrimination reconnu par la loi. Rien, en revan-

« Depuis la loi sur le mariage pour tous, le gouvernement va de reculade en reculade »

Marjorie Monni

porte-parole de l'Inter-LGBT

che, pour simplifier le changement d'état civil, aujourd'hui soumis, en vertu d'une jurisprudence ancienne, à une expertise psychiatrique et à une transformation phy-

sique irréversible, c'est-à-dire à une stérilisation, le tout étant apprécié par un juge. Pendant la campagne, M. Hollande s'était dit favorable à une simplification.

Mais, quand des amendements allant dans ce sens ont été déposés lors du débat parlementaire sur l'égalité entre les hommes et les femmes, le gouvernement a botté en touche, renvoyant la question à un texte spécifique ultérieur. Le sujet est devenu particulièrement périlleux depuis que la hantise de la « théorie du genre » a remplacé celle du mariage pour tous parmi ses opposants. L'idée que l'on pourrait choisir son genre ou son orientation sexuelle suscite le rejet – bien que les personnes concernées

ne parlent pas d'un choix mais d'une réalité qui s'impose à elles. La menace de « l'indifférenciation des sexes » fait de même partie des principaux motifs pour lesquels La Manif pour tous appelle d'ores et déjà à redescendre dans la rue à l'automne.

Mais, en même temps que la législation évolue dans plusieurs pays (récemment le Danemark) et que certains Etats reconnaissent même un troisième genre neutre (Australie, Inde), la pression monte dans la majorité. La sénatrice Europe Ecologie-les Verts Esther Benbassa a déposé une proposition de loi sur ce sujet au Sénat en avril. Le député Sergio Coronado (EELV) travaille également sur un texte.

Au sein des socialistes de l'Assemblée nationale, un groupe de travail, piloté par Pascale Crozon et Erwann Binet, prépare une proposition de loi pour l'automne. « L'idée serait de supprimer les exigences médicales et de faire constater par un juge que la personne se comporte et est reconnue par la société en tant qu'homme ou en tant que femme », explique M. Binet.

Le gouvernement soutiendra-t-il un tel texte, qui risque de provoquer une fronde à droite et des interrogations dans l'opinion ? « Il est absurde qu'il n'y ait pas une ligne dans notre droit sur cette question », répond M. Binet. ■

GAËLLE DUPONT

Clémence : « Pour moi, j'ai toujours été une fille »

Portrait

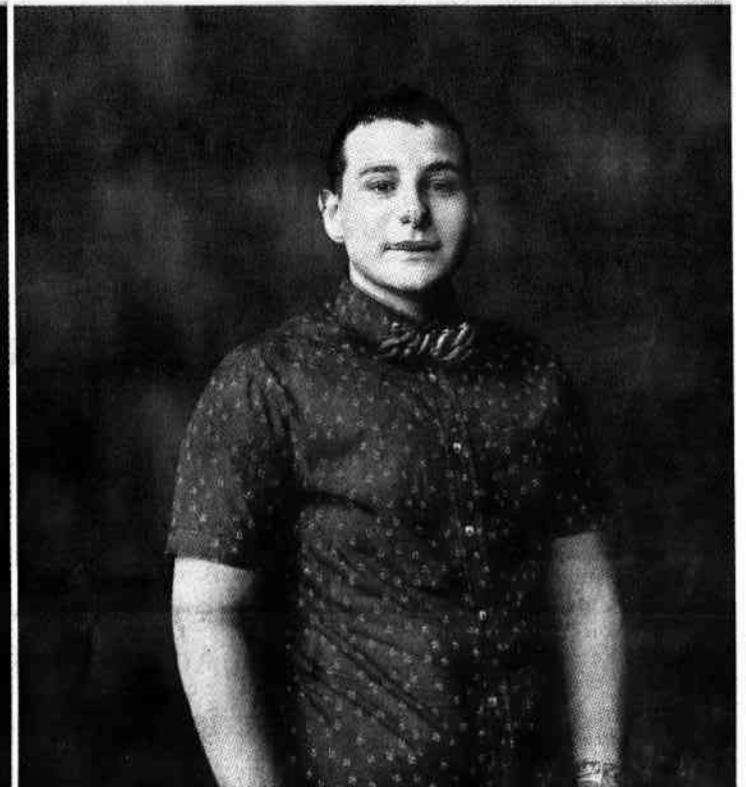
En apparence, la vie de Clémence Zamora Cruz est on ne peut plus banale. D'origine mexicaine, la femme de 38 ans naturalisée française enseigne l'espagnol à des étudiants en BTS à la Chambre de commerce et d'industrie (CCI) de Paris. Elle vit dans un pavillon de banlieue avec son mari, rencontré sur Internet. Dans son premier message, elle n'a rien caché de son histoire. Surprise, il a répondu. Ce n'était pas acquis. « Je suis une femme d'origine trans », explique-t-elle.

Clémence Zamora Cruz ne dira jamais qu'elle était autrefois un garçon, pas plus qu'elle n'accepte que l'on écrive qu'un temps elle fut « il ». « Pour les autres, je l'étais, explique-t-elle. Pour moi, j'ai toujours été une fille. » Elle le dit à sa

femme pour poursuivre des études. Cet entre-deux continue après son arrivée en France, pendant ses premiers contrats à la CCI. Le costume-cravate y est de rigueur. « Dans le RER, je détachais mes cheveux mi-longs, se souvient-elle. Le soir je vivais en femme. » Ses collègues ne se doutent de rien.

Ce n'est que lorsqu'elle décroche un CDI que Clémence Zamora Cruz entame la transformation physique qu'elle espère depuis toujours. Elle commence une hormonothérapie : une injection de progestérone tous les deux mois. Le traitement est à vie. Imperceptiblement, sa voix devient plus aiguë, ses traits s'adoucissent, sa poitrine grossit. Clémence a de la chance.

« J'ai toujours eu un visage doux grâce à mes traits américano-indiens, une pilosité faible. » Au tra-



famille dès l'âge de 6 ans, lors d'un dîner familial, alors que le père interroge ses six enfants sur leurs ambitions.

« Je voudrais épouser mon professeur d'école », dit Clem – le diminutif androgyne de son prénom masculin déjà adopté par l'enfant – quand son tour arrive. « Tu ne peux pas car les garçons ne peuvent pas épouser d'autres garçons », répond le père. « Je ne vois pas le problème, puisque je ne suis pas un garçon ! », rétorque Clem. A l'époque, il lui arrive de rêver de se réveiller le matin dans un corps de fille. La famille est catholique. Dieu fait des miracles.

C'est le contraire qui a lieu. Après son coming out, ses cheveux sont coupés court. On lui interdit la musique, la danse folklorique, le dessin, remplacés par le foot. On l'envoie chez le psy qui diagnostique une possible homosexualité. « Cela n'avait aucun rapport, indique Clémence Zamora Cruz. J'étais une fille, point. » D'où lui vient ce sentiment ? « Aucune idée. » Ce n'est en tout cas « pas un fantasme, une envie ou un choix » mais « un ressenti, une conviction intime ».

Sa vie en est à jamais bouleversée. « Mes parents sont devenus distants, ça a rattrapé toute la famille », poursuit la jeune femme. A 14 ans, le soir de Noël, elle quitte la maison pour Mexico, après une dispute avec son père. Elle vit dans la rue, squatte, mendie, mais trouve la protection d'une prostituée transsexuelle.

Est-ce pour cela qu'elle consacre aujourd'hui autant de temps à une association de soutien aux prostituées trans migrantes. Accepté-T, et à l'Inter-LGBT dont elle est l'une des responsables ? « Il faut prendre la parole au nom de ceux qui ne peuvent pas », explique-t-elle. Il y a de la prostitution chez les trans parce que la discrimination commence très tôt. »

Repérée par la police dans les rues de Mexico, Clem atterrit chez sa grand-mère, qui la convainc qu'il faut cesser de se revendiquer

vail, elle continue à s'habiller en homme, mais avec des vêtements plus amples. Enfin, un été, elle part en Thaïlande pour être opérée.

Avant son départ, elle informe ses supérieurs et ses collègues qu'elle va « vivre en tant que femme ». Avec appréhension. Mais la direction accepte et la laisse gérer. « Dans notre bureau il y a eu une acceptation d'emblée, se rappelle Caroline Marjot, enseignante d'anglais. On a suivi les étapes, presque comme pour une grossesse. C'est comme si elle avait accouché d'elle-même. »

« On a suivi les étapes presque comme pour une grossesse. C'est comme si elle avait accouché d'elle-même »

Caroline Marjot
une collègue de Clémence

Comme l'opération est plus complexe que prévu, un an s'écoule avant son retour devant des classes. Elle retombe tout de même sur des étudiants qu'elle connaît. « Je leur ai dit que j'étais la même personne, que je croyais être une bonne prof, et que ça n'allait pas changer. » Personne ne dit rien. Certains ont même applaudi, assure-t-elle.

Son mari ne l'a connue que femme. « Je ne l'ai pas vue un seul instant ne pas avoir de comportement féminin et j'ai du mal à me dire qu'elle a été "un homme" », écrivait-il dans l'attestation produite à la demande de changement d'état civil de Clémence. Cet été, elle retournera au Mexique avec lui. Ses relations avec ses parents et ses frères et sœurs s'améliorent. « Ils avaient peur que je sois rejetée, analyse Clémence Zamora Cruz. Ils ont vu que j'étais capable de m'en sortir. » Sa famille utilise maintenant le genre féminin en parlant d'elle. ■

GA. D.



Clémence Zamora Cruz et Valentin. JEAN-FRANÇOIS ROBERT/MODDS POUR « LE MONDE »

Valentin : « Mon corps n'était pas le bon »

Portrait

Valentin (il n'a pas souhaité donner son nom) a débarqué du travail avec dans son sac à dos un costume de cow-boy, ou plutôt, de cow-girl. Au centre aéré où il est animateur, cette semaine tout le monde est déguisé dans le style Far West. Et pour certains collègues, Valentin, né de sexe féminin, est toujours une fille. Il ne dira son prénom officiel que du bout des lèvres ; il ne veut plus l'entendre. Valentin, 20 ans, se fait injecter de la testostérone tous les 15 jours depuis le mois de janvier. De temps en temps ses doigts effleurent son menton pour vérifier l'existence de sa barbe naissante. « Ça me fait plaisir de la sentir. »

« A propos de moi tout le monde dit "il" », précise le jeune homme. Les enfants aussi. Ils ont entre 3 et 6 ans. Valentin veut être éducateur spécialisé. Au centre aéré, il se consacre particulièrement à une enfant sourde avec qui il communique en langue des signes.

Sur la porte de sa chambre, dans une imposante barre HLM de l'est parisien, claque un slogan de l'Inter-LGBT (Interassociative lesbienne, gay, bi et trans) : « Un état civil conforme à mon genre ! » A côté, une guirlande colorée « Pour mon Valentin », offerte par celle qu'il n'appelle jamais autrement que « ma maman ». Un soir de juin 2013, alors qu'elle était devant la télé, Valentin lui a déclaré tout de go : « Tu crois que je suis une fille et que je suis lesbienne, alors qu'en fait je suis un garçon et je suis

gay. » Suit un silence. « Je suis trans et j'aime les garçons », explicite-t-il. Après de plus amples explications, elle plaisante : « Ça ne m'étonne pas, tu es tellement macho ! » Le lendemain, il reçoit un SMS : « Il y a du rab à manger bisou mon Valou. »

« J'ai beaucoup de chance », conclut Valentin. Sa mère n'est pas tombée des nues. Son enfant refusait de se laisser pousser les cheveux, la traînait dans les rayons garçon pour s'habiller. On parlait d'un garçon manqué. « Mais ce n'est pas ça ! dit Valentin. J'étais un garçon ! Dire que j'étais "manqué" me faisait beaucoup souffrir. Je me demandais : "Pourquoi est-ce que je ne suis pas un garçon comme les autres ? Pourquoi je n'ai pas de pénis ? Mon corps n'est pas le bon. »

Valentin connaît les classiques tourments de l'adolescence, puis-sance dix. « J'ai toujours aimé les garçons, je cherchais à les attirer. » Mais eux ne regardent pas cette fille trop masculine. « Je me suis dit que peut-être que je ne devais pas aller vers les garçons, peut-être que j'étais bi ou lesbienne. » Avec les filles ça marche, mais ça n'est « pas [s] on trip ». « Alors je me suis dit : "Est-ce que je ne suis pas trans ? Est-ce que ce n'est pas ça la bonne question ?" »

Sur les conseils d'un enseignant, Valentin passe la porte du Mouvement d'affirmation des jeunes gays, lesbiennes, bi et trans, où il trouve de nombreux amis et un lieu d'investissement associatif. Peut-être aussi une bulle où on ne le juge pas.

Trancher la fameuse question n'a pas été simple. « Je me suis dit que j'allais mettre les gens autour de moi dans une situation compliquée », explique le jeune homme. C'est difficile de se mettre dans une case dont tout le monde te dit que ce n'est pas la bonne. Il pense au suicide. Beaucoup de personnes trans passent à l'acte. « Mais j'ai choisi de vivre une vraie vie, j'ai choisi d'être moi. » Il se rend chez un psychiatre. « J'avais le sentiment que tout mon avenir était entre ses mains », se souvient Valentin. Au terme d'un entretien de 20 minutes, le psy l'envoie chez une endocrinologue, qui commence les injections d'hormones.

« Tu crois que je suis une fille et que je suis lesbienne, alors qu'en fait je suis un garçon et je suis gay », a dit Valentin à sa mère

Valentin porte un binder, une brassière en tissu qui lui comprime la poitrine. C'est douloureux. « Mais le torse prend tout de suite une autre allure. » Il envisage une mastectomie. Sa voix mue. Et après ? Ce que propose la chirurgie pour créer un sexe masculin n'est pas très au point. Un phallus peut être reconstitué à partir d'un morceau de peau, mais son aspect est « naze », dixit Valentin. Autre option : la création d'un micropénis, plus naturel mais très petit.

Rien de tout cela ne lui convient, il va attendre un peu. Ce n'est pas urgent. Cela ne l'empêche pas d'avoir un copain.

Il lui reste à franchir un sérieux obstacle : le changement d'état civil. La loi exige pour cela une irréversibilité des modifications corporelles, donc, entre les lignes, la stérilisation. Et là, ça bloque. L'idée d'être « enceint » comme Thomas Beatie, cette Américaine devenue homme à l'état civil qui a donné naissance à trois enfants, lui semble « inconcevable » pour lui-même. Mais il veut des enfants. Il ignore « avec qui, quand et comment », mais n'est pas prêt à se débarrasser de ses organes reproducteurs. « Si mes ovules peuvent servir à une conception... »

Vivre avec un nom qui ne correspond pas à son apparence physique est très compliqué. « Il est très sociable et n'a jamais eu de mal à se faire accepter, raconte pourtant Laetitia, sa meilleure amie. Il sait bien expliquer sa situation. » Au centre aéré où il travaille, le directeur et les parents de la petite fille dont il s'occupe n'ont pas eu de réaction de rejet. « Ma jauge, c'est l'enfant, dit le directeur du centre. Professionnellement, ça n'a rien changé. » Mais peu après le début sa transition, en janvier, Valentin a quitté sa formation d'éducateur spécialisé. Il avait demandé à ne plus être appelé par son prénom féminin. Les professeurs ont refusé. « Peut-être que s'ils lisent l'article, ils comprendront que je ne suis pas fou. » ■

GA. D.